

Ils apprennent le français avec

Double défi: ils sont immigrés et sourds. A Genève, la Fédération suisse des sourds leur propose des cours de français.

Découverte d'un univers de signes, de mime et de silence.



Antonio Marmolejo

Un doigt sur l'oreille, puis sur la lèvre: le signe pour dire le mot «sourd» dans la langue des signes française.

Des deux mains, Martine Leuzinger tire sur la corde imaginaire qui lui enserme le cou. De l'index, elle décharge le contenu d'un revolver dans son crâne. Puis elle pleure un petit coup. «Quel remède employer face à de tels symptômes?», questionne cette professeure de langue des signes. Silencieuses, pointant des mots du doigt, ses élèves proposent des médicaments: pommade, analgésique, sirop, désinfectant. La liste est presque épuisée quand la bonne réponse tombe: contre la dépression, on prend un antidépresseur.

Chaque mardi après-midi, dans ses

lumineux locaux situés derrière la gare de Genève, la section locale de la Fédération suisse des sourds (FSS) propose un cours de français aux sourds venus d'ailleurs. Objectif: leur permettre de se débrouiller dans la vie quotidienne.

ON PLANTE LE DÉCOR

Gielle, une Brésilienne de 21 ans aux longs cheveux noirs et bouclés, ne comprend pas le signe «dépression». Martine Leuzinger le lui explique avec d'autres signes. «Tout comme nous avons un vocabulaire, les sourds ont un signaire», dit Pauline Padonou

Loko. Seule entendante du groupe, cette enseignante de français langue étrangère travaille en tandem avec Martine Leuzinger. Car les élèves doivent apprendre deux langues, le français et la langue des signes de Suisse romande.

Contrairement à une idée répandue, la langue des signes n'est pas une langue universelle. Comme pour les langues orales, chaque pays, chaque région, voire chaque communauté de sourds dispose de sa propre langue des signes. Heureusement, la construction syntaxique est proche: on commence par planter le décor, puis

les mains

viennent les personnages et l'action. En outre, la forte présence de signes iconiques – qui donnent à voir – facilite la compréhension.

DES BRUITS DE PAS

Dans la classe, hormis quelques bruits de bouche, soufflements et coups de glotte, le silence règne. La porte est grande ouverte. Les bruits de pas dans le couloir ne perturbent pas les élèves. Au mur, de grandes icônes interdisent l'usage du téléphone portable dans la pièce. Le beamer projette des images d'emballages de médicaments. Outre Giel-

le, l'autre élève du jour est Zinah, une belle Irakienne aux formes généreuses. Elles ne se regardent pas et ne communiquent pas entre elles. Leurs visages sont tendus vers le tableau, attentifs aux gestes des deux enseignantes.

Le cours de cette semaine porte sur le thème de la santé. Sur les illustrations, les gens vomissent, se tiennent le genou ou enfilent un thermomètre sous leur bras. L'expression «se sentir en forme» pose problème: les élèves signent le verbe «sentir» en reniflant le bout de leurs doigts, l'air interrogateur. Pouces levés, le visage éclairé par un large sourire, Martine Leuzinger décrit de grands cercles avec les poings: elle est en pleine forme, elle «se sent» en pleine forme.

Soudain, Pauline Padonou Loko sursaute. Curieux, tous les yeux se tournent vers elle. Elle indique la fenêtre et explique, en signes, que le battant a claqué. C'est là que l'entendant perçoit sa différence.

CINQ ANS SANS SORTIR

Les deux mains imitent la brindille qu'on brise: c'est la pause. Tout le monde s'assoit à la table ronde de la

caféteria. Gielle, les yeux brillants, raconte qu'elle a vécu cinq ans en Suisse avec sa mère sans jamais sortir de chez elle. Sans la FSS, elle y serait encore. Les regards se font graves. «Si sa maman avait été sourde aussi, elle aurait cherché des activités pour sa fille plus rapidement», regrette Martine Leuzinger. «Mes parents, entendants, ne signaient pas quand j'étais enfant. Devenue adulte, je me suis révoltée.

«Quand un entendant se retrouve dans un groupe de sourds, c'est lui l'handicapé.»

J'avais envie de faire des choses, de montrer de quoi j'étais capable. Quand un entendant se retrouve dans un groupe de sourds, c'est lui l'handicapé.»

Sur de grandes ardoises, les deux jeunes femmes tracent avec peine des petites phrases qu'elles montrent ensuite à bout de bras. Fautes d'orthographe, syntaxe branlante, problèmes de vocabulaire: l'hésitation se fait sentir à chaque mot, voire à chaque lettre.

Attentive, Martine Leuzinger observe ses élèves. Aucun froncement de sourcil, aucun soupir, aucune marque d'incompréhension ne lui échappe. «Elle



AUP

partage la même culture qu'eux», explique Pauline Padonou Loko. De ses mains expressives, Martine Leuzinger confirme: «Même si nos langues des signes sont différentes, entre nous la communication n'est pas difficile. Les sourds ont appris à regarder». ■

Aude Pidoux

Fédération suisse des sourds,
chemin de Vincy 2bis, Genève.
<http://fr.sgb-fss.ch/>

Pauline Padonou Loko entre ses deux élèves du jour, Gielle et Zinah.

(Suite en page 12)

PUBLICITÉ

«Quand je serai grande, je ferai de la recherche sur les dauphins!»

Vanessa, 7 ans, sourde

Encourageons les enfants sourds, afin que toutes les portes leur soient ouvertes !

La première langue des enfants sourds est la langue des signes. Ils appréhendent leur environnement et communiquent avec les mains et la gestuelle. Le prérequis à une stimulation et à une intégration optimales des enfants sourds est qu'ils s'expriment et qu'ils soient compris dans leur première langue naturelle.

La Fédération Suisse des Sourds accompagne et soutient les enfants sourds dans ce parcours vers leur avenir.

Aidez-nous en faisant un don: CP 80-26467-1
Ou en ligne sur www.sgb-fss.ch

Fédération Suisse des Sourds SGB-FSS

Le match implants contre lan

Les implants cochléaires permettent aux enfants sourds d'avoir accès au son. Mais les associations de sourds se battent pour qu'ils continuent à apprendre la langue des signes.



De g. à d.
Habituellement, on n'implante qu'une seule oreille.
Le mot «jaune» en langue des signes.

APEDAV

«Le débat est clos. On a la démonstration aujourd'hui, en Suisse comme ailleurs dans le monde, que l'implant cochléaire permet à l'enfant sourd de communiquer en langue orale», estime

le directeur du Centre romand d'implants cochléaires (CRIC) Marco Pelizzone.

Pourtant, les sourds n'abandonnent pas le combat pour leur lan-

gue. La Fédération suisse des sourds (FSS) a vivement réagi à un petit texte publié dans l'*Echo magazine* n°7 du 16 février dernier. Intitulé *Et la langue des signes?*, il évoquait la position d'un certain nombre de médecins ORL romands. Ces derniers déconseillent l'enseignement de la langue des signes aux enfants sourds équipés d'un implant cochléaire, la langue des signes risquant selon eux de gêner leur apprentissage de la langue orale.

«Couper un enfant sourd de la langue des signes revient à le couper de ses racines.»

Apparu dans les années 1980, l'implant cochléaire s'est généralisé chez les enfants présentant une surdité profonde. Cet appareil, dont certains éléments sont implantés à l'intérieur

du crâne et dans l'oreille interne, capte les sons, les transforme en signaux électriques et les envoie au nerf auditif. La personne implantée acquiert ainsi une perception audi-

tive. Après une phase d'adaptation et de réglage, elle a accès au son et à l'oralité. Grâce à ce système, la plupart des enfants développent une langue orale satisfaisante à très bonne. Ils peuvent généralement suivre l'école régulière, parfois avec un soutien spécialisé.

«UN SOURD RESTE SOURD»

Aujourd'hui la Fédération suisse des sourds soutient les implants cochléaires, mais prône pour les enfants im-

plantés une éducation bilingue langue orale-langue des signes. «La langue des signes est la langue des sourds. Elle est la langue qui leur permet de s'exprimer précisément et avec aisance», explique Eva Hammar Bouveret, responsable du département Médias de la FSS. «Les médecins oublient que, même implanté, un enfant sourd reste sourd.»

L'implant cochléaire, en effet, ne transforme pas les sourds en entendants. Ses résultats diffèrent au cas par cas, allant d'une bonne compréhension orale à la nécessité d'appuyer l'audition par la lecture labiale. Chez une minorité, l'implant s'avère être un échec. En outre, il s'enlève pendant la nuit, la douche et la pratique de certains sports. Il peut aussi tomber en panne. Dans ces moments, la personne sourde implantée redevient sourde. Sans langue des signes, elle est coupée du monde.

«Il faut donner le maximum d'outils à l'enfant sourd pour qu'il ait le choix

gue des signes



Antonio Marmolejo

et qu'il soit capable de se débrouiller une fois adulte», affirme Eva Hammar Bouveret. «Il ne faut pas oublier non plus que l'entraînement orthophonique s'étend pendant un an et demi après l'implantation. Sans langue des signes, comment les parents communiquent-ils avec l'enfant pendant cette période? Et comment l'enfant développe-t-il ses compétences sociales?», interroge cette docteure en biochimie qui maîtrise parfaitement cinq langues malgré sa surdité. A l'heure où tout le monde s'accorde sur les bienfaits du bilinguisme, il est en effet étonnant qu'il ne soit pas recommandé pour les sourds.

UN MONDE ENTENDANT

«La langue des signes peut servir à garder le contact avec la population sourde si l'enfant et sa famille le souhaitent», estime le professeur Marco Pelizzone. «Mais les parents qui décident d'implanter leur enfant font le choix de l'éduquer dans le monde en-

tendant. Le contact avec la population sourde n'est donc pas forcément une priorité pour la famille.»

Pour le directeur du CRIC, la question est celle de l'intégration. «L'implant cochléaire permet à l'enfant sourd de recevoir, en compagnie de ses camarades entendants, une éducation scolaire qui le mènera à l'apprentissage ou aux hautes écoles. L'enfant implanté trouvera un travail. L'enfant sourd communiquant prioritairement en langue des signes aura beaucoup plus de mal à trouver un travail et à s'intégrer à la société.» Pour lui, les bénéfices sociaux que tire l'enfant de son implant et de son immersion dans la langue orale dépassent donc largement les inconvénients induits par l'usage de ce dernier, par exemple le fait de redevenir sourd quand il l'enlève.

C'est sans compter que pour les sourds, la surdité n'est pas, comme le considère le monde médical, uniquement un handicap, mais une culture dotée d'une langue et d'une histoire.

«Couper un enfant sourd de la langue des signes revient à le couper de ses racines», remarque Eva Hammar Bouveret.

LE BIEN DE L'ENFANT

Outre-Atlantique, le débat s'est fait moins tranché ces dernières années. La généralisation des implants cochléaires a amené une plus grande diversité de profils d'implantés. Face à ce constat, les solutions sont développées individuellement. «On s'éloigne d'une approche polarisée au profit de ce qui est le mieux pour chaque enfant», note Elaine Gale, enseignante à la City University de New York, dans un article paru dans l'*Oxford Journal of Deaf Studies*.

Ainsi, aux Etats-Unis et au Canada, la langue des signes intervient à des degrés divers selon les besoins de l'enfant et la satisfaction donnée par son implant cochléaire. Une solution médiane qui permet à tous les enfants de maîtriser une langue quelle qu'elle soit. ■

Aude Pidoux

« Ils n'ont pas d'enfant sourd »

Parents d'un garçon sourd implanté, Pauline Padonou Loko et son mari ont décidé de lui donner une éducation orale et en langue des signes. Agé de presque dix ans, leur fils Léo suit l'école régulière. Deux heures par semaine, il reçoit un enseignement de langue des signes et de culture sourde. Quand il le souhaite, il participe aux activités pour enfants proposées par l'Ecole cantonale pour enfants sourds de Lausanne. Léo parle bien, il n'a pas de problèmes à l'école, il est épanoui. Pauline Padonou Loko ne regrette ni l'implant cochléaire ni la langue des signes. «L'implant simplifie les choses, mais ça n'en fait pas un enfant qui entend, note-t-elle. Souvent, les gens ba-

nalisent. Ils ne réalisent pas tout ce qu'il y a derrière. Cela lui demande un énorme travail de concentration. Sans parler de l'appareillage, qui est tout sauf discret. Je reproche à certains médecins leur manque d'objectivité. Ceux que j'ai rencontrés n'ont pas d'enfant sourd.»

Malgré son implant, la surdité de Léo se perçoit dans son développement. «Il a des comportements typiques de sourd. Ses capacités visuelles sont très développées. Il a une façon particulière de raconter les choses: il plante le décor, puis vient l'action. Nous sommes heureux qu'il se développe ainsi: cela signifie que son identité est respectée.» ■

AuP